Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 38

Artikel: Au service de Naples : [suite]
Autor: Meylan, Auguste
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208937

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Malgré les vingt-six printemps et le nombre correspondant d'hivers qu'elle avait vécus, Mlle Bobinard gardait une âme de petite pensionnaire. Son rêve était d'être aimée, mais aimée par un héros ou un poète. A notre époque, où les héros sont rares, un poète ferait bien l'affaire ; c'est si gentil un poète, cela dit de si belles choses et si, un soir, il en venait un, muni d'une échelle de soie... On se passerait d'ailleurs de l'échelle, cas échéant, car de nos jours... et dans l'entresol de la rue Traversière... Mais la condition de poète était obligatoire ; c'était une condition « signe que non », comme eût dit M. Bobinard père.

Or, voici qu'un soir, Mlle Artémise, rentrant chez ses parents après une visite à sa vieille tante, fut accostée, au coin d'une rue, par un homme d'apparence peu engageante et qui exhalait de toute sa personne une véritable symphonie d'odeurs variées et surtout fortes. Mlle Bobinard eut un haut-le-cœur, puis un mouvement de recul, mais l'individu insista et baragouina quelques mots résolument incompréhensibles tout en tendant une lettre dont la blancheur, en passant par les mains velues de ce miteux Hermès, avait pris des teintes d'une grisaille douteuse.

S'en emparer et fuir sur l'assurance donnée qu'il n'y avait point de réponse, fut l'affaire d'un instant, tant la destinataire du mystérieux billet avait honte à l'idée d'être surprise en pareille société et tant surtout la poussait l'invincible curiosité de son sexe.

Tout aussi hâtivement fut lancé, dès la porte, un : « Bonsoir, m'man » ; puis Mlle Artémise s'enferma dans sa chambre et s'assit, émue, craintive, heureuse, en un mot, toute bouleversée.

Un instant se passa avant qu'elle osât déchirer l'enveloppe, puis, après bien des hésitations (« si papa savait ça ! »), elle se décida enfin et, d'un index nerveux, fait sauter le cachet.

Ce fut alors un éblouissement. Le rêve tant caressé se réalisait. C'était des vers. Il était donc quelque part, où ? dans le crépuscule gris de ce soir de septembre, en une mansarde sordide — depuis Mürger, Léoncavallo et Puccini, il est notoire que tous les poètes amoureux logent dans de sordides mansardes et chantent leurs amours sur des airs italiens — il était donc un poète dont elle, Artémise Bobinard, était la muse. Joie, émotion, bonheur, transports, illusion ! Aimée d'un poète !! Car il aimait, le poète :

L'amour, l'amour est un doux rêve
Aimer, être aimé, doux espoir
C'est à vous que je pense, le soir
Quand le jour — encore un — s'achève !

Ils n'étaient pas fameux, ces vers, mais l'amour peut excuser une anémie de l'inspiration ou un pied ou deux de trop. Peut-être d'ailleurs, leur auteur aspirait-il au titre de prince des poètes.

Quoi qu'il en soit, notre héroïne les trouva fort beaux, ces vers, et les apprit par cœur, ce qui ne dut guère la fatiguer, à vrai dire.

Les jours suivants, ce fut l'extase. Tantôt perdue dans un rêve, dont pâtissait la dentelle au crochet qu'elle faisait pour se donner une contenance, tantôt frénétique, pétulante au point de faire germer dans le cerveau de monsieur son père l'idée que son aînée pourrait bien « goger » une « danse de syndic », Mlle Artémise ne vécut plus que dans l'attente angoissante de nouveaux chefs-d'œuvre inspirés par sa petite personne. Etre la muse d'un poète !

Il n'était guère emballé, le poète. Pendant quinze jours, il laissa l'aimée se morfondre et reprendre peu à peu sa délicieuse acariâtreté.

Mais le seizième, nouvelle apparition du messager mystérieux et nouveaux vers enflammés :

Demain matin, Alice,
A onze heures moins quart,
— Au rêve, heure propice ! —
Sur le grand Boulevard,
Viendrez-vous, ma charmante,
En faisant le marché,
De votre voix qui chante
Dire que vous m'aimez ?

Ah ! voilà ?? Irait-elle, n'irait-elle pas ?? Comment refuser ? Accepter... quelle imprudence ! Bref, après bien des tergiversations, Mlle Bobinard se décida à « ne pas aller » au rendez-vous et... se mit à choisir la toilette qui conviendrait le mieux à cette sentimentale démarche.

En relisant l'épître, la jeune muse s'étonna bien un peu du prénom qu'on lui attribuait, mais, n'est-ce pas, ces poètes... Alice était là comme y eussent été Cydalinde, Chlorise ou Phyllis.

Mais lui, le « sien » de poète, comment est-il ? Evidemment grand, pâle, une luxuriante chevelure noire vient frôler le collet d'une cape sombre ; il est triste, il a l'air doux et porte un grand chapeau, noir aussi, cela va sans dire.

Le lendemain, Mlle Artémise, en sa tenue la plus avantageuse, était à onze heures moins le quart sur le grand Boulevard.

. . . . . .

Mais ici... Oh ! non, non, gardons un silence séant.

Disons seulement que Mlle Bobinard rentra chez elle en larmes, décomposée, juste à temps pour ne point satisfaire la curiosité des badauds par le spectacle de l'inévitable crise de nerfs. La scène fut homérique ; M. Bobinard vit renforcée son opinion au sujet de l'état de santé de sa fille, cependant que son épouse faisait respirer à cette dernière un flacon d'eau dentifrice que, dans son affolement, elle prit pour des sels anglais.

Ce ne fut qu'après, longtemps après, que le drame s'expliqua. La muse prénommée Alice était (horreur, trois fois horreur !) la bonne du cinquième à laquelle Jean, le cocher de la vieille baronne, faisait si poétiquement part de son ardente flamme.

Deux mois après le *Moniteur officiel de l'épicerie* faisait part à ses lecteurs des fiançailles de Mlle Artémise Bobinard, « fille de notre distingué... », etc., etc., avec M. Jean Pochet, clerc d'avoué.

B. STENNA.

Les procès.

Ne plaide point ; suis l'avis qu'on te donne,
Laisse là les procès, crois-moi.
Un procureur t'a dit que ton affaire est bonne :
Oui, pour lui, mais non pas pour toi.

LE MERLE BLANC

Un journal de la capitale d'un canton voisin du nôtre, où les festivités, il faut le croire, sont aussi nombreuses que chez nous, demandait récemment un reporter pour fêtes, soirées, banquets, etc.

Il fallait un candidat pas trop jeune, afin qu'il ait de la vie et des gens une connaissance suffisante pour posséder la souplesse et le doigté voulus. Il ne le fallait pas trop âgé : il n'aurait plus eu la santé, l'endurance, la capacité nécessaires.

Un homme amoureux ne pouvait convenir : il eût été trop facilement enclin à manquer une ennuyeuse soirée « littéraire, musicale et artistique », où l'appelait le devoir professionnel, pour courir au délicieux rendez-vous à lui donné par l'objet de sa flamme.

Un homme marié ne convenait guère mieux, car il aurait eu grand peine, sans doute, à ne pas préférer aux « attraits », imposés et très discutables, d'une soirée d'amateurs, d'un banquet de société, avec ou sans inauguration de drapeau, de courses de chevaux ou de bicyclettes, de régates, etc., etc., les attraits, bien certains et bien séduisants, d'une bonne soirée en famille, au coin du feu, ou d'une promenade avec les siens, par une belle après-midi de dimanche.

Il fallait aussi, au reporter désiré, une facilité et une sûreté de plume suffisantes pour qu'il pût, dans ses comptes rendus, remédier aux incorrections de forme des innombrables harangues qu'il était appelé à subir. Et le fond de ces harangues ne devait point le laisser indifférent, comme on le pourrait croire. Il lui était nécessaire de savoir en taire ce qui était susceptible de déplaire aux lecteurs de son journal. Il devait savoir également, par d'habiles substitutions, par de savantes périphrases, prévenir les réclamations très fréquentes de discoureurs qui, le lendemain, ne veulent pas reconnaître les écarts, les faiblesses ou les inconscientes hardiesses de leurs débordements oratoires de la veille.

Il devait posséder un très fort bagage d'adjectifs laudatifs, pour en distribuer sans compter à tous ceux, sans exception, dont il aurait à citer le nom ; c'est obligé. Il est entendu, sans doute, que la modestie court les rues ; mais du diable si on peut la reconnaître sous ses divers déguisements !

Enfin, à côté de toutes les qualités que nous venons d'énumérer, absolument indispensables, il lui fallait encore une mémoire infaillible, une patience, une douceur, une complaisance de sœur de charité, une grande résistance à l'ennui et au sommeil, une indulgence sans bornes, un estomac d'acier, l'omniscience, une facilité de travail inépuisable et toujours à point, *quels* que soient les circonstances et le moment, enfin, une tête de turc.

Cherchez le merle blanc !

La livraison de *septembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le christianisme et le monde antique, par Paul Vallette. — L'homme dans le rang, par Robert de Traz. — Les rayons du soleil, par Alfred Rosselet. — La vision du père Huot, par Emile Moselly. — Rhodes (1858), *par Felix* Bovet. — Jean Lahor et le pessimisme héroïque, par Jeanne Clerc. — Les deux aveugles. Nouvelle, d'Avétis Aharonian. — Variétés : Une princesse italienne, par Charles Gilliard. — Chroniques italienne, anglaise, hollandaise, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du tome LXVII.

Bureau de la *Bibliothèque Universelle*, Avenue de la Gare, 23, Lausanne (Suisse).

FEUILLETON

Au service de Naple

PAR AUGUSTE MEYLAN

VI

Il était 2 ½ ou 3 heures du matin quand *les tambours* me réveillèrent, battant la diane. Transis par l'abondante rosée qui supplée à la pluie dans ces climats, nous nous levons, le corps tout humide. Le Champ-de-Mars, dans toute son étendue, est occupé par la troupe. En face de nous, on reconnaît les chevaux des officiers supérieurs du 4me régiment. La section d'artillerie, pièces en batterie, est un peu plus loin. A notre droite, le 13me bataillon de chasseurs se déploie en ligne comme un grand serpent ; puis des cavaliers, des ordonnances, et le 11me de ligne napolitain. Chacun boucle son sac sur les épaules, essuie son fusil qu'a mouillé la rosée de la nuit. On se cherche, on se serre la main. Près de moi, Bérard, dit Goulu, chante à gorge déployée ; en m'apercevant, il m'embrasse et crie : « Voilà le grand jour ! » Il continua à chanter : « Mon ami descend du ciel, etc. »

Le soleil se lève derrière l'Apennin, la rosée s'évapore lentement, et les vapeurs montent vers le ciel. Aucun souffle de brise ne se fait sentir.

Dans les premiers rangs, un mouvement inusité nous apprend qu'il se passe quelque chose. On nous somme de nous rendre, nous sommes cernés ; les Allemands crient : « *Lieber sterben !* » (Plutôt mou-

rir!) Alors un coup de canon ébranle l'air. On se serre les uns contre les autres, les fusils sont chargés en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Un silence solennel plane. Dans le lointain arrive, entouré d'un état-major, notre brigadier, le général Riedmatten. Il donne des ordres. Le feu commence, les pièces d'artillerie tonnent, la mitraille passe, enlevant des blocs de terre et de bruyère qui tombent en pluie dans nos rangs. A droite et à gauche, la fusillade commence. Quant à nous, nous n'entendions plus rien; serrés dos à dos, de nos rangs les coups partent précipités.

Deux cents des nôtres se détachent et courent sur les canons; chaque coup de mitraille les renverse; la terre est couverte de cadavres; les coups de feu se ralentissent, on s'emprunte des cartouches. Nos six paquets entamés la veille tirent à la fin; la poudre manque; le feu des pièces redouble. On se regardait les uns les autres, le dénoûment approchait. Mon fusil me brûlait les doigts, la giberne était vide, toutes les troupes convergeaient. Alors la déroute commence; les sacs sont jetés à terre, les fusils jonchent le sol. Sept à huit cents hommes courent la plaine, personne ne se retourne; les blessés, à bout de force, tombent lourdement en avant. Il était près de 6 heures du matin. Sur le Champ-de-Mars, il ne restait que six drapeaux, dont deux brisés, quelques cents fusils et fournitments et, les uns par dessus les autres, des groupes de cadavres: figures grimaçantes, la poitrine percée par la balle conique des fusils des chasseurs, les larges baudriers presque hachés par la mitraille.

Le 4me régiment débouche sur le Champ-de-Mars, arrêtant tous ceux qui tentent de se sauver. Il venait reprendre ses drapeaux que nous lui avions enlevés la veille; et ces hommes, qui nous avaient demandé aide et secours, venaient de nous mitrailler à bout portant!

On voyait dans le lointain une troupe d'hommes entrer dans les taillis du Champ-de-Mars et tirer de loin en loin encore quelques coups de fusil.

Nous étions cinq, courant à perdre haleine sur la grande route poudreuse. Et les paysans, qui n'avaient rien su de l'histoire, nous regardaient épouvantés. Devant l'hôpital des folles, je m'arrêtai exténué, laissant courir devant moi les camarades. La porte s'ouvre, on me fait entrer, on me lave, on me donne à boire du « sambuco » (sureau) et de l'eau, on essuie ma capote couverte de boue et de sang. Je restai près d'une heure chez ces bonnes folles, inquiet. Je veux partir, une bonne gardienne m'embrasse et me dit : « J'ai un fils dans l'armée. » Je redescendis dans la rue, personne ne fit attention à moi ; j'étais propre, on ne pensait pas que je venais du Champ-de-Mars. J'arrivai à la caserne au moment où la musique du régiment faisait son entrée, escortant le corps d'officiers, dont l'un portait nos deux drapeaux.

Les chambrées étaient presque vides, tous les hommes qui y étaient restés avaient été envoyés dans les postes les plus éloignés. On s'empressait d'enlever les cartouches de ceux qui descendaient la garde. De temps à autre, des fenêtres des septième et huitième compagnies, un coup de sifflet retentissait; alors les soldats couraient armés aux fenêtres, et les officiers qui se promenaient dans la cour se sauvaient à toutes jambes en dehors du quartier.

Quand vint l'heure du souper, j'allai aux cuisines prendre ma gamelle et je me retirai dans ma chambre sans mot dire, puis j'entendis mon nom prononcé dans la chambre voisine et le sergent-major m'appeler; il avait à la main le rôle matricule de la compagnie. Nous descendîmes dans la cour. Au milieu, un tas énorme de débris, retirés du Champ-de Mars, étaient triés par une cinquantaine de soldats. Je comptais chaque fourniment. Il y avait des baïonnettes brisées à la douille, tordues à la lame; des fusils ensanglantés, crosse brisée; des tambours crevés de part en part, des sabres dont la poignée avait disparu; des képis coupés par le milieu, visière arrachée; des souliers informes, des sacs écrasés: on en faisait des tas immenses. Il y avait des baudriers troués par la petite balle des chasseurs; une goutte de sang, grosse comme une tête d'épingle, désignait la blessure. Un tablier de sapeur était littéralement haché.

Dans la 2me compagnie, j'entendis appeler 6954, matricule de Bérard, et involontairement je pensai à la chanson du matin : « Mon arrêt descend du ciel. » Un biscaïen lui avait brisé la tête.

Quand cette corvée fut terminée, il résulta que 37 hommes de la compagnie étaient morts ou blessés; le reste courait les campagnes. On disait qu'ils étaient deux cents dans l'ancien temple de Jupiter, à Baïa, décidés à mourir plutôt que de se rendre. Le général Filangizzi avait ordonné aux paysans, pour éviter l'effusion inutile du sang, de leur donner à manger.

On avait relevé sur le Champ-de-Mars les morts et les blessés, on en avait rempli huit grands fourgons à six chevaux. Du Champ-de-Mars à St-Elme, la route était arrosée du sang qui coulait entre les planches, et la foule émue regardait le quatrième régiment escortant les blessés jusque dans les prisons du fort. Les femmes pleuraient eu se signant; derrière elles se cachaient, tremblants, les enfants. Les jeunes filles regardaient passer ces lourds fourgons, sur lesquels étaient entassés pêle-mêle ces membres brisés, ces corps inertes dont les plaies saignaient à chaque soubresaut.

Dans l'après-midi, un ordre du roi ordonna de licencier le régiment, et que tous ceux qui le voudraient pourraient rentrer chez eux. Cet ordre fut accueilli par des bravos frénétiques.

Au bureau des comptables, tous les soldats capables travaillaient, chacun faisait des congés. On nous annonça que nous partirions le lendemain. Il n'y avait ni ordre, ni appel, ni discipline, les hommes jetaient par les fenêtres tout ce qui pouvait les embarrasser pour le départ.

Le lendemain, à 5 heures du soir, on se réunit dans la cour, chacun avec son petit bagage. Les officiers, voyant leur carrière brisée, nous regardent, furieux, et nous, chose étrange, nous entonnons les chants nationaux, nous chantons aussi *La Marseillaise*. Le lieutenant Robert nous fait le poing et nous crie : « Taisez-vous, tas de gueux! » Puis nous nous mettons en marche et descendons au port. Une foule de monde nous regarde passer. Il y a des femmes qui agitent leurs mouchoirs en signe d'adieu. Quelques lazzaroni, à qui nous avions donné de la soupe, nous serrent la main; d'autres, qui avaient reçu de nous maint coup de pied, sifflent.

Dans le port, six lourds vapeurs fument et nous attendent. Nous nous élançons dans les bateaux d'abordage, et une demi-heure après nous étions sur le pont des navires. Le soleil se cachait derrière des flots d'or. Autour des paquebots de transport, des centaines de barques que balancent les grandes vagues ; ce sont des étrangers établis à Naples, des Français, des Anglais, des Suisses, que la curiosité amène pour nous voir encore une fois; puis la nuit descend, calme et tranquille; la joie nous suffoque.

Nous attendions avec impatience le signal du départ, qui n'arrivait pas. En revanche, le ciel s'assombrit, une pluie diluvienne tomba toute la nuit. Les entre-ponts sont fermés; nous nous serrons les uns contre les autres sous le moindre abri, mais bien peu restent secs; l'eau entrait par le cou et coulait le long du corps.

Encore cette dernière épreuve, pensais-je.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le critère. — Oh! mon fils est vraiment étonnant; il deviendra certainement une célébrité, disait une maman.

— Tant mieux, tant mieux, mes félicitations. A-t-il déjà sa manie?

HONNEUR ET PROFIT

L'AUTRE jour, à l'entrée d'un de nos villages du Gros de Vaud, une automobile étrangère écrase une oie, bien impudente, certes : elle se dandinait sur la route.

Les automobilistes s'arrêtent — le cas est rare — et entrent en pourparlers avec la propriétaire de l'oie, accourue aux râles de la volatile, en poussant force exclamations.

— Voyons, madame, pas besoin de faire tant de bruit pour si peu, dit l'automobiliste. Combien votre oie?

— C'est ça, y croient qui n'y a qu'à... Une belle oie comme ça... qu'on a élevée, encore, et nourrie...

— Oui, oui, c'est entendu. Combien en voulez-vous?

— On voulait justement la porter au marché de Lausanne, où elles se vendent bien, allez!... A présent, bernique!

— Ah! ça, me direz-vous ce que vous voulez de votre oie?

— Eh! bien, c'est... huit francs.

— Ah! non, ah! non, par exemple, il ne faut pas nous la faire, la petite mère. Huit francs! peste! on aurait une autruche, à ce prix. Tenez, je vous en donne cent sous et vous gardez la bête. C'est entendu?

— Oué! Allez-y voi avet votre autruche, aux jours d'aujord'hui! Cinq francs! une pièce! un bel oie comme ça! Jamais de la vie. J'aimerais mieux aller vendre des rames de pommes de terre sur la Riponne. C'est huit francs.

— Non, c'est inutile; je ne marche pas. Cinq francs, et je vous laisse la bête. C'est mon dernier mot.

— Eh bien, voilà justement mossieu le syndic qui passe. On va l'appeler. Vous verrez voi ce qui dira. Hé! mossieu le syndic, venez-voi jusqu'ici.

Le syndic s'approche et s'informe du sujet du conflit. Prévenant la bonne femme, qui allait commencer sa déposition, l'automobiliste s'avance et, sa casquette à la main :

— Monsieur le maire, l'histoire est toute simple. En passant, nous avons écrasé cette oie, qui divaguait sur la route. J'ai offert de payer cinq francs et de laisser la bête. Madame refuse; elle veut huit francs. C'est une exploitation.

Le syndic examine l'oie, assez dodue, en vérité; il réfléchit un instant, puis, gravement, sort trois francs de son portemonnaie. Alors, se tournant vers l'étranger :

— Eh bien, mossieu, donnez-moi les cinq francs.

— Les voici, monsieur le maire.

Les huit francs en main, le syndic les tend à la paysanne :

— Tenez, Marianne, voici vos huit francs; vous êtes quitte et mossieu aussi. Moi... je prends l'oie; l'affaire n'est pas mauvaise. Puis, saluant à droite et à gauche : A une autre fois!

Cognac façon. — *Le placier.* — Avez-vous goûté mon échantillon de vieille fine? Vous paraît-elle bonne?

La dame. — Je n'en ai pas bu, mais elle ne doit pas être fameuse. Voici trois jours qu'elle est là, sous la main des domestiques, et il en reste encore.

In extremis. — Un jeune homme, naturellement neurasthénique, épanche ses lamentations dans le cœur d'une demoiselle compatissante.

— Je suis neurasthénique, lui dit-il, affreusement neurasthénique. La vie m'est insupportable. Je cherche un suicide agréable.

— Oh! alors, dans ce cas, épousez-moi.

Théâtre. — L'ouverture de la saison de comédie nous est annoncée pour le mardi 8 octobre. M. Bonarel nous est revenu avec les plus aimés de ses artistes de l'an passé et les nouveaux qui les accompagnent n'ont rien à redouter, dit-on, du rapprochement.

Quant au répertoire, on y voit figurer toutes ou presque toutes les nouveautés les plus sensationnelles. D'avance, on ose prédire le plein succès de la saison.

* * *

Kursaal. — La direction a pu décider les fameux *Minstrels parisiens* à rester encore trois jours, hier, ce soir samedi, et demain dimanche en matinée et soirée. En outre, le programme, tout nouveau, comprend : la rentrée de *Paul Villa*, le chanteur populaire; les *Georgianis*, acrobates; les *Dorlans*, sauteurs et clowns; *Andrée Lauzat*, chanteuse; le *commandeur Anderson*, magicien illusionniste des théâtres Grévin et Robert Houdin; le Ciné-Kursaal et trois autres numéros. Lundi et mardi, nouveaux débuts.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO